

Marc Strauss

Des symptômes au sinthome *

Chers collègues strasbourgeois,

Bonjour à tous, merci d'être connectés et merci tout particulièrement à Marie Pesenti et à Marc Morali pour m'avoir donné cette occasion d'intervenir. C'est toujours avec une émotion particulière que je m'adresse aux collègues de ma ville d'origine, où j'ai fait mes études et me suis formé à la psychiatrie auprès du professeur Kammerer, qui a été mon maître en psychiatrie, ainsi que celui de nombreux autres.

Est-ce que mon expatriation à Paris en 1977 est un symptôme ? Très certainement. Même s'il ne m'a jamais vraiment pesé, c'est évidemment un choix surdéterminé, où ce qu'on appelle l'inconscient a sa part, une part analysable, que des signifiants particuliers rendent « hystorisable », comme nous l'écrivons à la suite de Lacan, et une part aussi qui, comme pour tout choix déterminant, reste insaisissable, radicalement inconsciente.

À Strasbourg à cette époque se transmettait avec passion et enthousiasme l'enseignement de Lacan, par la voix, bien sûr et avant tout, de ce formidable passeur qu'était Lucien Israël, à qui je peux ici rendre une fois de plus hommage. Il m'avait donné l'envie d'aller prendre l'air de la *Lacanie* à sa source. Évidemment, mon intérêt pour la psychanalyse est aussi un symptôme, mais qu'est-ce qui n'est pas un symptôme ? Jusqu'à, d'après Lacan, une femme pour un homme...

Des symptômes au sinthome : qu'est-ce qui a bien pu passer par la tête de Lacan pour produire dans son séminaire homonyme de 1975-1976 ¹ ce vocable, alors même que, sans avoir besoin de recourir à un terme nouveau, il n'avait cessé de préciser tout au long de son enseignement la structure et la fonction du symptôme, ainsi que l'effet de l'interprétation sur celui-ci.

Évidemment, toute notre pratique, y compris sa conclusion, notre conception de la fin de l'analyse, est déterminée par celle que nous nous faisons du symptôme. Et il y a un point qui, tout au long de la théorie, ne change pas : le symptôme est ce qui cloche, ce qui ne colle pas, ce qui se met en travers, en

croix, ou plutôt qui nous met en croix, mais n'allons pas trop vite. Ne nous attardons pas plus sur le couplet qui distingue le symptôme médical et psychiatrique d'un côté, analytique de l'autre. Ce dernier suppose que le sujet s'en sente d'une façon ou d'une autre comptable et s'en laisse questionner. Autant dire que les « injonctions thérapeutiques » ne suffisent pas, et que les accès mélancoliques par exemple ne relèvent pas de notre compétence pratique.

Freud a d'emblée considéré les symptômes de conversion de ses premières hystériques comme une formation de compromis entre deux souhaits inconciliables dont l'un devait être nié : « Pas de ça pour moi ! » Et, partant d'une confiance à lui murmurée par je ne sais plus lequel de ses maîtres, Charcot, Bernheim ou Breuer, il a vérifié que le souhait nié était en lien avec le sexe, le désir et le plaisir sexuel. Il a dévoilé un désir dans lequel aucun sujet ne peut se reconnaître, qu'aucun sujet ne peut assumer, et en a fait d'Œdipe le paradigme. Un désir inavouable et pourtant nécessaire à la mise en route de la fonction sexuelle, et qui va déterminer l'identification du sujet comme homme ou comme femme ainsi que son choix d'objet, pas nécessairement de l'autre sexe.

Lacan à sa suite, dès mai 1948, dit de la psychanalyse : « Nous soulignons néanmoins qu'elle est fondée sur une découverte clinique d'une valeur essentielle : celle d'une corrélation qui se manifeste constamment entre l'exercice, le type et les anomalies de la fonction sexuelle, et un grand nombre de formes et de "symptômes" psychiques². » Cela dit, les patients, même quand ils connaissent le b.a.ba de la théorie, ne font pas le lien entre le sexe et leur symptôme, surtout quand ce dernier se manifeste dans le cadre de leur vie professionnelle. Mais quel que soit le champ de sa manifestation, le symptôme n'est jamais isolé. J'emprunte l'expression à Lacan toujours, à propos de la mise en scène³ de la pièce d'Hélène Cixous, *Portrait de Dora*, il déplorait que l'actrice qui interprétait le rôle jouât une « hystérique incomplète ».

Un symptôme névrotique est toujours relatif à un ou des partenaires choisis. Déjà les crises de Blanche Wittman étaient relatives à Charcot et à son public, et nous connaissons tous le tableau d'André Brouillet dont Freud avait accroché une représentation au-dessus de son divan. Tout au long de sa vie, Freud a cherché à élucider le lien qui permettait que la volonté d'un ait sur un autre des effets de corps, sans le moindre contact et indépendamment de la volonté de ce dernier. Un phénomène qu'il a appelé transfert et dont Lacan a eu beau jeu de pointer qu'il relevait entièrement de la parole.

On voit comment la théorie du transfert et celle du symptôme sont liées. Quel est cet autre auquel obéit le sujet sans le vouloir, et sans le savoir ? Et pourquoi ce lien doit-il générer un symptôme ?

Lacan, comme Freud, a commencé par une conception normative du psychisme et a fait du symptôme le signe d'un dysfonctionnement que la psychanalyse corrige à sa racine même. Ce que Freud voyait comme obstacle œdipien à la satisfaction a été rapporté par Lacan à une déchirure originelle de l'être humain. On sait qu'il est entré dans la psychanalyse avec ce qu'il a appelé la balayette du stade du miroir, constitutif de l'imaginaire dont le sujet est irrémédiablement séparé.

Cette déchirure est délétère, alimente les passions tristes et l'agressivité, sauf à être reprise, métaphorisée dira-t-il, par les représentations qui font l'idéal du moi. Reste que le moi est morcelé, son unité illusoire, au contraire de l'imaginaire constitutive. Très vite donc, il a opposé à l'imaginaire du moi, du moi idéal, l'idéal du moi comme symbolique.

À partir de 1953 ⁴, il a posé sa triade fondamentale, les trois ordres qui constituent la réalité humaine, le réel, le symbolique et l'imaginaire. Et il ne va jamais abandonner cette trinité du sujet, lui donnant plusieurs représentations : les schémas L, I, R, celui du miroir renversé, jusqu'aux nœuds borroméens à partir du séminaire ...*Ou pire*. Les trois ronds y sont bien distincts, ne sont pas liés deux à deux, enlacés, mais tiennent ensemble et peuvent même coincer l'objet.

Soulignons que si Lacan dans ses débuts a déprécié le moi et si durement critiqué les tenants d'une conception imaginaire de la psychanalyse, il a, avec les nœuds, réhabilité cet imaginaire, lui conférant une valeur identique aux deux autres. On le sait, il est allé jusqu'à imaginer pour Joyce un ego de suppléance qui permet aux trois de tenir.

Entre ces deux extrémités, Lacan, fort de l'expérience de parole à quoi se réduit la psychanalyse, a donné une place fondamentale au symbolique qui recouvre le réel et domine l'imaginaire – il s'agit globalement du Lacan des *Écrits*. La déchirure inaugurale du stade du miroir se retrouve donc dans la coupure signifiante, puisque le signifiant ne peut pas se représenter lui-même, ce qui se « mathématisera » comme S1-S2 dans ce qu'il appellera son algèbre. Cette coupure signifiante produit une inévitable faille dans le savoir et le symptôme est donc le retour de la vérité de cette « faille d'un savoir ⁵ ». Une vérité sexuelle, puisque le phallus est le signifiant du manque et l'organe son corrélat imaginaire. À cette époque, le désir est la dimension essentielle de l'analyse et le symptôme manifeste son échec, provenant d'une fixation qui se manifeste par une stase imaginaire de la fonction paternelle, due à un défaut dans la symbolisation du manque.

On sait l'analyse qu'a produite Lacan de la névrose de l'homme aux rats à partir de la dette impossible à solder que lui a léguée son père. De

même, dans les *Écrits* toujours, Lacan mentionne une interprétation réussie d'une astasie-abasie hystérique à partir de la remarque qu'il a faite à sa patiente que « l'appui de son père lui avait manqué ⁶ ». Réussie, mais Lacan fait remarquer qu'elle n'y a vu que du feu, rien de la fonction du père n'a été pour elle élucidé ; au contraire, son impasse en a peut-être été accentuée, car l'appui du père manque toujours dans la mise en jeu sexuelle, tout au plus peut-il servir de modèle à la fonction.

Nous avons connu à nos débuts à Sainte-Anne une expérience similaire. Un très jeune homme hémiplégique y avait été adressé par la Pitié-Salpêtrière parce que les explorations hématologiques du système vasculaire crânien n'avaient rien montré d'anormal. Il devait se marier, à sa sortie de prison, avec l'assistante sociale qui s'y était occupée de lui, et leur grande différence d'âge n'était pas un obstacle à leur mariage. Il a suffi que je lui fasse remarquer qu'il n'avait l'air qu'à moitié décidé à convoler avec sa tendre moitié pour qu'il se retrouve debout, à m'insulter copieusement.

Cet exemple permet de souligner la dimension signifiante, plus que significative, du symptôme et de l'interprétation, ce que Lacan appelle le mot du symptôme, avec sa valeur d'équivoque qui le situe à la croisée de significations.

Ce qu'il s'agit d'analyser, à travers l'enveloppe formelle des symptômes, c'est ce dont ils sont le symptôme, à savoir la structure du désir et le fantasme qui le sous-tend. Le dernier terme d'une analyse n'est donc pas l'interprétation des symptômes mais la mise au jour, la traversée du fantasme, dont les symptômes sont les représentations formalisées, scénographiées. Au terme, se révèle un sujet barré qui prend un aperçu de son manque radical et de ses façons imaginario-symboliques de le recouvrir par un objet privilégié.

Remarquons que tout cela ne prend en compte la jouissance que comme manque, un manque produit par le signifiant et dont il ne reste que l'accès à un plus-de-jouir partiel.

Cela dit, la promotion de l'accès au désir dégagé de ses fixations objectales fantasmatiques ne produit pas pour autant un sujet désincarné, sans relation surdéterminée à lui-même et aux autres.

C'est évidemment là qu'intervient le sinthome, ce que chacun a de plus singulier et d'irréductible, son savoir-faire avec la jouissance. En effet, si le symbolique qui introduit le manque n'est plus seul maître du jeu, si le réel n'est pas seulement inconnaissable mais jouissance du signifiant, si l'imaginaire est aussi le support corporel où cette jouissance s'éprouve, si donc les trois sont bien distincts dans leur fonction, il faut un quatrième

pour les nouer. Lacan a d'abord pensé au Nom-du-Père comme quatrième, à la fin de *R.S.I.* ⁷, mais il va le renommer sinthome dans le séminaire suivant qui porte ce nom. Je tiens là pour résolue une question sur laquelle Lacan s'interroge dans son séminaire : le quatrième est-il correcteur d'une faute là où il devrait n'y en avoir que trois, ou alors les quatre sont-ils nécessaires d'emblée, parce que la faute est incluse dans la structure ? À mesure qu'il avance dans son élaboration, la faute est première, elle tient à l'indépendance des trois les uns par rapport aux autres.

Ainsi, avec le sinthome, on change radicalement de perspective sur le symptôme lui-même. Il n'est plus question d'une fraternité dans le manque, mais d'une unarité sinthomatique, résidu ininterprétable d'une analyse. Cela explique évidemment beaucoup de choses sur la différence entre les personnalités des analystes, leurs relations tumultueuses, à rebours de l'idéal qu'en ont ceux qui rêvent de vérité transparente.

Essayons de reprendre cela avec une illustration clinique. Il s'agit d'une analyse engagée dans son cours plutôt que d'une fin. Une jeune femme s'affole et se met à pleurer dans le RER qui la mène à sa séance parce qu'une panne survenue la fera arriver en retard. C'est un symptôme fréquent chez elle, de pleurer quand une situation lui échappe, et bien sûr elle mesure le ridicule de la chose. Cela mobilise immédiatement chez elle le sentiment aigu de ne pas y arriver, qu'elle éprouve de façon chronique dans tous les domaines de sa vie, professionnelle et amoureuse.

Bien sûr, ces pleurs comme ce sentiment d'impuissance la renvoient à des situations précises de l'enfance dont elle a déjà parlé, en particulier le fait que les parents privilégiaient un peu trop à son goût un petit frère né bien vite après elle. Nous pouvons bien sûr aussi nous orienter sur l'interprétation phallique d'un « y arriver » impossible de structure. À cette impossibilité qu'elle redouble d'impuissance s'ajoute un autre symptôme : quand elle peut y arriver, c'est-à-dire ne pas se sentir ridiculement en échec, ça ne l'intéresse pas, elle l'a déjà constaté dans les choix qu'elle fait de ses partenaires amoureux.

En fait, le sujet ne veut pas y arriver, non pas parce que arriver à être le phallus est impossible et ne peut se faire que dans le mensonge, mais parce que sa satisfaction est autre, et se manifeste dans le fait même de ne pas y arriver. Freud a construit là-dessus l'« Au-delà du principe du plaisir ⁸ » et Lacan a été forcé de prendre en compte une jouissance du symptôme qui ne se limite pas au plus-de-jouir fantasmatique mais qui tient à la « motérialité », la résonance du signifiant. Toutes ces manifestations de pleurs convergent vers, dans sa conclusion exprimée avec un petit rire de

détachement : « Je ne veux pas être une chochette. » Là, nous tenons quelque chose de tout à fait singulier, un signifiant de l'enveloppe formelle du symptôme. Certes, nous pourrions évoquer en écho à la chochette, une chouchoute qu'elle s'emploie aussi bien à être dans sa vie, depuis qu'elle a commencé l'école. Et avec la chouchoute nous pourrions embrayer sur la visée phallique du désir et glisser à la cocotte. Mais ce qui importe est d'avoir permis l'émergence de ce signifiant qui lui est propre et qui noue les trois dimensions R, S, I ; il porte une jouissance qu'elle est amenée à mettre en acte répétitivement malgré elle, à travers des représentations où elle peut pleurer. Autrement dit, « chochette » est un de ses signifiants maîtres.

Quelle différence faisons-nous alors entre les signifiants maîtres d'un sujet, qu'une analyse selon Lacan doit dégager, et le sinthome ? Les signifiants maîtres qui forment l'inconscient d'un sujet portent le savoir de la jouissance mais ne constituent pas en eux-mêmes un ensemble, ils vont un par un. La chochette en est un, il condense la position d'objet de mépris, d'abjection, une jouissance donc, mais il y en a d'autres. Le sinthome est ce qui les organise comme unarité d'un sujet, en quoi il a rapport avec la père-version, soit la version vers l'un supposé.

Le sinthome est une sorte de symptôme fondamental, au même titre que l'on a pu parler antérieurement du fantasme fondamental. Il est un reste inanalysable. La chose a son importance pour la fin de l'analyse, qui du coup n'a plus rien à voir avec la référence à une quelconque norme.

De plus, Lacan a ébauché une logique collective, avec l'ouverture du nœud à quatre en tresse, ce qui permet à un partenaire du sujet de prendre la place du quatrième. Le sujet trouve chez un autre de quoi nouer son nœud, que ce quatrième le sache et le veuille... ou pas. Le sinthome serait alors la façon qu'a chacun de nouer avec d'autres de circonstance son nœud, non une fois pour toutes, mais sur un modèle qui s'actualise en permanence et à chaque instant de sa vie. Cela laisse du coup la porte ouverte à des accidents de nouages qui rendent mieux compte de l'imprévisibilité du devenir de chacun, analysé ou non.

Concluons par deux questions :

Un sujet peut-il dire son sinthome, comme il devait pouvoir dire son fantasme après l'avoir traversé ?

Ce que Lacan a appelé le désir du psychanalyste, est-ce un sinthome ?

*[↑](#) Intervention dans le cadre du cycle de conférences organisées par l'ALI et Espace analytique, à l'invitation de Marie Pesenti et Marc Morali, le 6 février 2021 à Strasbourg.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005.
2. [↑](#) J. Lacan, « Au-delà du "Principe de réalité" », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 91.
3. [↑](#) Créée à Paris le 26 février 1976 au Théâtre d'Orsay, mise en scène de Simone Benmussa.
4. [↑](#) J. Lacan, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », psychanalyse.com/pdf/lacan_pas_tout_lacan_1953-07-08.pdf
5. [↑](#) J. Lacan, « Du sujet enfin en question », dans *Écrits, op. cit.*, p. 234.
6. [↑](#) J. Lacan « L'agressivité en psychanalyse », dans *Écrits, op. cit.*, p. 108.
7. [↑](#) J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975.
8. [↑](#) S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir » (1920), *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1982.